

Deux lettres de Jean-Richard Bloch à Paul Seippel

Volume 3, numéro 3, décembre 1970

Les relations littéraires franco-allemandes au XX^e siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500150ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500150ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1970). Deux lettres de Jean-Richard Bloch à Paul Seippel. *Études littéraires*, 3(3), 391–400. <https://doi.org/10.7202/500150ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1970

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

DEUX LETTRES DE JEAN-RICHARD BLOCH À PAUL SEIPPEL

Pendant la première guerre mondiale, Jean-Richard Bloch a fait preuve d'un héroïsme et d'un dévouement de combattant dont l'éloge n'est plus à faire. Cet engagement généreux est cependant étonnant de la part d'un homme qui, avant et après la guerre, a toujours milité pour la gauche. Le directeur de *l'Effort libre*, l'admirateur de Verhaeren, de Whitman et de Romain Rolland, le membre des étudiants collectivistes du PSU, n'était nullement prédestiné à ce rôle. Avait-il simplement été un de ces millions de parjures du congrès de Bâle (1912) comme les a décrits Aragon dans ses *Cloches de Bâle* ? L'hypothèse est trop facile, car, lorsque l'Union Sacrée s'est brisée en 1917, lorsque les socialistes minoritaires opposés à la guerre forcèrent le parti à se retirer du gouvernement, lorsque le mouvement de Zimmerwald faisait pressentir la troisième Internationale, Bloch, toujours « dans la mêlée », ne perdit point sa ferveur et maintint qu'il fallait aller jusqu'au bout de la victoire. Pour lui l'Union des partis était vraiment Sacrée, ce qui n'empêche que jamais il n'a eu la bassesse des « jusqu'aboutistes » de la plume qui fomentaient la haine contre l'Allemagne. Était-il seulement la victime du bourrage de crâne ? Certes non, car Romain Rolland, « au-dessus de la mêlée », en Suisse, le tenait au courant de l'évolution de la pensée européenne et lui avait opposé les raisons de son refus. Le choix de Bloch a donc été libre et réfléchi. Rien ne retenait Bloch de « resquiller » ou de se faire affecter à l'arrière, après sa première blessure. Les deux lettres adressées à Paul Seippel que nous publions ici, aideront à comprendre les raisons de cette attitude que M. Pierre Gamarra a qualifiée d'« optimisme tragique »¹.

¹ Voir *Europe*, juin 1966, p. 9. La correspondance de guerre de Jean-Richard Bloch contient çà et là des jugements politiques, mais peu de lettres donnent un aperçu entier de l'opinion politique du combattant. On consultera d'abord la correspondance avec Madame Jean-Richard Bloch, publiée dans *Europe* entre 1957 et 1960, quelques rares lettres de guerre échangées avec Roger Martin du Gard (*Europe*, septembre 1963 à décembre 1964), et surtout la correspondance avec Romain Rolland dans *Deux Hommes se rencontrent* (*Cahiers Romain Rolland*, n° 15, 1964).

Peu d'antécédents dans la carrière de Bloch annoncent cet engagement. Que sa mère fût Lorraine et son père d'origine alsacienne, cela aurait pu suffire pour lancer Bloch à la reconquête des deux provinces et donner un certain « sens » personnel à la guerre. Mais, si cette origine a eu quelque influence, elle n'aura pas été déterminante, car Bloch, impénétrable à tout barrésisme, ancien dreyfusard de surcroît, ne combattit que pour des raisons purement intellectuelles, pour la « mystique » républicaine à laquelle s'est sacrifié Péguy. Son père avait fait la campagne de 1870, d'où les récits de guerre qui avaient frappé l'imagination du jeune Jean-Richard. En 1902, lorsque Bloch fit son service militaire, l'animosité suscitée par l'affaire Dreyfus n'était pas encore apaisée. La recrue Bloch se « planqua », comme beaucoup de fils de bonne bourgeoisie, dans le peloton des dispensés. C'est dans les années suivantes que Bloch vira définitivement vers la gauche. Dans l'univers de celui qui fonda *l'Effort*, « revue de civilisation révolutionnaire », il ne devait pas y avoir de place pour la guerre moderne. Pourtant, en cherchant un nouveau titre pour *l'Effort*, Bloch dit à Romain Rolland : « Je ne répugne pas, en principe, à l'idée d'armée qu'évoque *l'Assaut* »².

Le 2 août 1914, déjà caporal mobilisé au 325^e R.I. à Poitiers, il écrivit au même, en Suisse, pour comparer la situation de la France à cette époque à celle de 1793 : « La guerre de la Révolution contre le féodalisme se rouvre ». Bloch croyait sincèrement à la faible excuse que se donnaient les socialistes au lendemain de leur accord aux crédits de guerre. On enrôla les socialistes français en leur faisant croire qu'ils allaient seulement défendre la Révolution française contre le féodalisme allemand, comme on exalta leurs camarades allemands contre le despotisme des Tsars. Le 23 octobre 1914, après la Marne, Bloch — déjà blessé une première fois — dut répondre aux objurgations de Romain Rolland et préciser sa pensée :

Vous me trouvez profondément d'accord avec vous sur deux points essentiels : respect de ce que l'Allemagne a donné jusqu'ici, depuis Hans Sachs jusqu'à — jusqu'à Jean-Christophe [...] ; nulle haine contre l'Allemand, pauvre bougre mal léché, gorgé d'idées fausses et très sincères. Mais, s'il est établi que nous devons faire la guerre en hommes civilisés, ce n'est pas moins une guerre de purification qui est attendue de nous. Nous devons exterminer le militarisme, le pangermanisme, la bêtise allemande³.

² *Deux Hommes se rencontrent* (voir note 1), p. 97.

³ *Ibid.*, p. 284.

Pendant toute la guerre Bloch, qui admirait alors Mussolini pour son interventionnisme, ne cessa de penser ainsi et de se défendre contre les arguments toujours plus incommodes de Romain Rolland. Il militait, en justicier convaincu, pour la victoire finale comme il avait milité pour la paix avant la guerre. Victime de sa générosité, nullement franc-tireur ou anarchiste de caractère, il se fondit, bien qu'il se sût minoritaire, dans la masse de l'armée qu'il aimait dans son dynamisme populaire. En 1916, peu avant sa troisième blessure, il écarta le reproche de Romain Rolland d'être aveugle et moutonnier :

Vous opposez au bonheur d'être *dans le rang*, celui d'être, comme dit Kipling, chat qui s'en va tout seul par les chemins mouillés du bois sauvage. Croyez, mon cher ami, — est-il donc utile de vous le rappeler ? — que je ne méconnaissais la valeur ni des minorités, ni de cette minorité absolue qu'est l'isolé. Ma naissance, mes goûts, ma destinée, m'ont toujours voué, jusqu'ici, à être d'une minorité, quand encore je ne faisais pas personnellement dissidence dans la minorité elle-même. Mais il se produit une fois par siècle que la masse, — refuge habituel des truismes et des fantômes — sente la vérité et s'y dirige sans une hésitation. C'est le cas singulier de cette guerre. Serai-je, ce jour-là, si étroitement fidèle à mon non-conformisme d'habitudes que j'y resterai enfermé jusqu'à l'étouffement ? ⁴

Les deux lettres adressées à Paul Seippel, alors directeur au *Journal de Genève*, montrent que Bloch ne modifia pas sa pensée pendant toute la guerre. Seippel avait été un des premiers critiques à préparer le succès de *Jean-Christophe*, ce qui lui avait valu l'amitié de Romain Rolland, notamment après la publication, en 1913, du premier grand essai consacré à l'écrivain. Ce fut évidemment Rolland qui mit Bloch en relations avec Seippel. Bloch s'engagea, peu avant la guerre, à fournir une chronique littéraire française au *Journal de Genève*, projet qui devint la victime de la procrastination. La guerre interrompit la correspondance qui ne reprit qu'avec les lettres reproduites ici, datant d'une époque où la victoire n'était plus qu'une affaire de temps. Elles portent l'en-tête privée de Bloch avec son adresse poitevine, car Madame Bloch faisait suivre le courrier. Bloch se trouvait à Milan, lors de

⁴ *Ibid.*, pp. 339-340.

la lettre du 5 octobre 1918, où il était détaché à l'armée italienne. La lettre du 20 octobre 1918 est datée d'un hôpital militaire du front, ce qui laisse croire que Bloch aurait alors été en convalescence d'une blessure récente. Mais depuis sa troisième blessure il n'avait plus été affecté au service combattant. Le 18 octobre il s'était fait opérer au nez des séquelles de sa dernière blessure. Le 20, dans une lettre à sa femme, il écrit : « je me lève pour écrire ⁵ ». Il s'agit sans doute de la lettre qui partit le même jour pour la Suisse.

Huit mois plus tard, en juin 1919, après la révolution allemande avortée et l'élection de la chambre bleu-horizon, Jean-Richard Bloch était revenu de sa « grande illusion ». Pour se justifier tout en leur tendant la main, il écrivit une « Lettre aux Allemands » que son correspondant suisse publia dans la *Revue de Politique internationale* ⁶ de Lausanne. Cette mercuriale, qui s'adresse aux Allemands présumés révolutionnaires, commence par une apostrophe brutale : « Ce qui me donne une force pour vous écrire et essayer d'atteindre jusqu'à vous, c'est que je ne vous aime pas » ; pour se terminer sur un appel pathétique :

Je vous convie à faire le serment non pas d'oublier ce qui nous a séparés, mais tout au contraire de ne jamais nous laisser distraire du souvenir de cette barbarie, de cette misère, de cette abjection que nous subissons depuis cinq années.

Et par-dessus les cadavres et les ruines je vous tends la main.

De militaire, Jean-Richard Bloch était redevenu militant.

□ □ □

⁵ *Europe*, octobre 1959, p. 142.

⁶ *Revue de Politique internationale*, Lausanne, octobre-décembre 1919, pp. 121-130.

Ce 5 octobre 1918.

Vieux Clos, Chinon [surcharge]
à la Méricote — Poitiers (Vienne) [biffé]

Monsieur,

Le père de Jean-Christophe n'a jamais reçu mon dernier livre¹, paru il y a six mois. Je lui ai demandé si, au moins, l'exemplaire que je m'étais fait un honneur de vous envoyer vous était arrivé. Il n'a pas non plus dû recevoir la carte où je lui posai cette question. Je me résous donc à vous la poser à vous-même. Ce n'est pas que j'attache une importance excessive à un ouvrage inactuel, et que je regarde, jusqu'à un certain point, comme un mutilé de guerre. Mais je ne voudrais pas que vous ayez pu croire à un oubli de ma part. Si vous n'avez pas reçu l'exemplaire que je vous avais adressé, je ferai tout pour y remédier.

Je saisis cette occasion pour vous exprimer, Monsieur, la reconnaissance et la sympathie avec laquelle je suis, depuis quatre années, votre effort — d'une façon malheureusement discontinue. Mon esprit et mon sentiment sont l'un et l'autre avec vous. Je continue à penser que les scories que notre flot entraîne n'empêchent pas qu'il ne se dirige vers un avenir meilleur de l'humanité ; — que le verbiage des excités ou les bénéfices des profiteurs n'empêchent pas que nous ne soyons du côté de la moindre injustice ; — qu'entre Wilson et Lénine, ce n'est pas le bolchévic qui est le véritable révolutionnaire, ni celui qui ait le mieux entendu les leçons du passé et les appels du lendemain.

La paix universelle est un idéal. Aucun idéal ne s'atteint sans lutte. La guerre actuelle était le pire de tous les moyens qui s'offraient à nous pour sortir d'un état de l'Europe que rien ne me fait regretter ; mais la guerre ayant éclaté, malgré nous, il me paraît que le véritable effort d'amour que l'humanité exigeait de nous ne constituait pas à nous raidir dans une négation intransigeante ; l'heure n'était pas ni au seul cri de la pitié individuelle, que chaque nouveau cadavre fait

¹ E & Cie..., Gallimard, 1918.

saigner davantage, ni aux formules dogmatiques des temps de paix, ressassées avec une obstination et une inintelligence de litanie religieuse. Nous devons aux hommes de ne pas leur dire : « Cette effroyable épreuve est inutile, vous donnez vos souffrances pour rien, vous mourez sans fruit ». Nous leur devons de leur dire : « Notre foi en vous est telle, que de ce mal lui-même nous ferons surgir un bien. Notre amour pour vous n'a pas été tel que nous vous préservions de ce fléau, qu'il soit au moins suffisant pour que nous l'annexions et que nous fassions de l'ennemi du monde l'esclave de l'avenir ».

Le véritable esprit révolutionnaire consistait à annexer la guerre, non pas à la nier. La guerre entraînait une somme si considérable de bouleversements, qu'il ne fallait pas désespérer que plusieurs de ces grands changements ne pussent être utilisés pour une organisation plus équitable de notre pauvre monde. C'est ce que Wilson a compris. C'est ce que vous avez compris. C'est ce qu'une infinité de silencieux ont compris, qui n'avaient d'autre voix que celle de leur sang, et d'autre force que celle de leur amour.

Je sais bien qu'une pareille attitude prêtait beau jeu aux pharisiens. Combien de fois ne me suis-je pas fait accuser de reniement, de capitulation, [passage détruit]. J'avais pour moi, sinon le père de Jean-Christophe, au moins le véritable esprit vivant de Jean-Christophe, j'avais pour moi l'évidence même du bon sens. La France presque entière est restée fidèle à l'instinct de son sang et à sa clairvoyance paysanne.

Si demain nous concevions la certitude qu'une paix immédiate serait suivie, en Allemagne, d'un règlement de comptes et d'une crise de conscience telles que rien ne subsisterait plus d'un gouvernement inique et d'une doctrine qui est un outrage au monde, il n'y aurait qu'à signer cette paix. Mais qui nous donnera cette certitude ? Est-ce Foerster, au dernier ouvrage de qui le Journal de Genève a consacré une note trop succincte ? Témoin touchant, mais bien isolé. Il ne reste donc qu'à combattre, jusqu'à ce que, d'Allemagne, nous vienne un témoignage public, entraînant, incontestable, que tout est remis en ordre dans la maison de Goethe. Et si ce témoignage ne doit pas nous venir avant que nous puissions remporter une victoire militaire, forçons donc notre esprit à consentir aux délais et aux sacrifices terribles qu'exigera encore cette victoire.

Le monde est un grand blessé. Il doit être traité par des moyens qui ne demandent plus rien à la sentimentalité. Le chirurgien pour débrider une plaie est dans l'obligation d'entamer la chair saine. Pour réduire la chimère malfaisante qui s'obstine dans l'âme de quelques millions d'Allemands, il est affreux, mais il est inévitable que nos obus aillent tuer, dans leurs trous, nombre d'autres Allemands dont la pensée est déjà sœur de la nôtre.

Quant à cet effroi qui saisit tant de braves gens devant les conséquences que comporterait une victoire, pour la liberté intérieure de chacun de nos pays, je ne peux mieux comparer ce raisonnement qu'à celui du médecin qui, devant le lit d'un enfant malade, dirait : « Je ne demanderais pas mieux que de guérir le pauvre petit, mais qui sait quels vices ou quels désastres guettent son adolescence ? », — et le laisserait mourir.

Faisons-nous donc plus confiance à nous-mêmes. Cette victoire que nous aurons su gagner sur l'ennemi du dehors, fions-nous à nous pour savoir la défendre, plus tard, contre l'ennemi du dedans.

Veillez excuser, Monsieur, le développement un peu long auquel je me suis laissé entraîner. Mais le problème moral de l'instant à partir duquel nous pouvons refaire confiance à la parole allemande et nous accorder avec le peuple allemand pour la paix qu'il demande, ce problème est, à la vérité, particulièrement angoissant.

L'autre jour, le Temps reproduisait les paroles d'un soldat allemand prisonnier. Il disait : « Vous avez fait un grand tort à la cause de la paix en vous attaquant à notre empereur. Ceci est notre affaire à nous, notre affaire d'après la guerre. Vous nous avez forcés à serrer les rangs autour des Hohenzollern ».

Il est bien évident que parmi les hommes qui formaient le dernier carré de Waterloo, plus d'un avait déjà condamné Napoléon et son régime dans le fond de leur [sic] cœur. Mais ils identifiaient, une fois encore, par une fiction sublime, renouvelée de leur jeunesse, Napoléon avec la France, et consentaient une fois encore, à ce que, mourant, ils partissent mourir pour Napoléon. Il en sera ainsi de ceux qui se feront tuer autour des Hohenzollern.

Il n'en est pas moins vrai que si Waterloo avait été suivi d'une paix raisonnable, d'une paix sans humiliation morale ni blessures nationales, toute la France aurait compris et accepté la leçon de Waterloo. C'est que l'opinion publique est lourde et lente. Il n'appartient qu'à un petit nombre de héros de la précéder, principalement à une époque où les contraires sont aussi inextricablement mêlés que nous le voyons aujourd'hui. Le prisonnier, dont le Temps reproduisait les paroles, appartenait par un côté à cette race de héros. Malheureusement il faut faire ses calculs sur la moyenne humaine. Et celle-là, je crains qu'une grande catastrophe militaire du plus grand des militarismes puisse seule lui ouvrir les yeux.

Quant aux camouflages administratifs que les Hohenzollern font subir à leur constitution, ils n'apparaîtront plus jamais en France que comme une hypocrisie supplémentaire. Ni la cour, ni la bureaucratie, ni les grands partis politiques allemands ne peuvent plus recouvrer dans le monde la créance qu'ils ont eux-mêmes déchirée.

En vous écrivant ces lignes d'un bon sens très vulgaire, je ne fais que vous expliquer l'opinion moyenne et commune que je vois circuler depuis longtemps autour de moi. J'ai pensé qu'il n'était pas inutile qu'un témoignage vînt une fois de plus vous encourager dans votre action, et vous demander des lumières sur la conscience allemande dont notre conscience à nous a un perpétuel besoin.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de mon respectueux dévouement,

Jean-Richard Bloch

P.S. Je vous écris du front (mais vous donne, pour plus de commodité, mon adresse civile). C'est ce qui vous expliquera l'aspect de cette lettre, griffonnée sur un coin de table d'hôpital. Un Monsieur D.B. a consacré, en juillet, dans la Suisse libérale, un article particulièrement chaleureux et amical à mon roman. Me permettrai-je de vous demander quel est ce journal, où il paraît, et qui recouvrent ces initiales ?

Ce 20 octobre 1918 — D'un hôpital militaire du front.

Cher Monsieur,

Il me semble que c'est une impérieuse nécessité pour bien des Français que de vous apporter leur adhésion réfléchie et chaleureuse après avoir lu votre bel article du 13 octobre — « la plus belle victoire »¹. Les paroles où vous essayez de représenter le rôle qui pourrait être celui de la France dès l'achèvement de la victoire trouveraient un écho dans bien des consciences. C'est cette mission que nous souhaitons pour notre pays, c'est cette attitude que nous lui voyons en face de sa vaincue, et nous adjurons les forces les plus profondes de notre civilisation pour que cette grande et salubre victoire, si chèrement, si justement achetée, réalise ces deux conditions, d'être militairement indéniablement [sic], et de rester, moralement, à l'abri de toute souillure.

Nous avons acquis une créance spirituelle sur l'Allemagne, créance que peu à peu tous les esprits dignes et libres de ce pays seront amenés à reconnaître. Quelques semaines de représailles immédiates payeraient, aux yeux de l'humanité entière, les souffrances accumulées avec fierté pendant quarante-huit ans. Le bénéfice moral s'en évanouirait à la fois pour nous et pour nos ennemis. Un des espoirs les plus solides, auxquels s'attachent ceux qui rêvent de voir dans cette guerre mieux qu'une guerre, mais une révolution, leur serait soustrait. Nous rendrions à ceux qui, parmi nos ennemis, sont les ennemis du genre humain, un argument de choix. La dette que l'Allemagne a contractée à l'égard du monde ne portera ses fruits que si elle est payée par un siècle d'amour et de vertu. J'emploie à dessein ces mots un peu vieux ; ils renferment l'essentiel de ma pensée.

Ce n'est pas que j'attribue aux puissances de l'Entente un rôle exclusif de justiciers. Tant d'hermine ne leur convient pas. Ils ont aussi leur mea culpa à faire. Mais si je n'en ai pas non plus parlé dans la lettre que j'avais l'honneur de vous écrire, la semaine dernière, c'est que ce n'est pas de cela — ou pas encore de cela — qu'il est question pour le quart d'heure.

¹ Journal de Genève.

Quant aux quelques lignes où vous faites allusion au mouvement libéral qui s'annonce en Allemagne, ainsi qu'aux premiers effets de la réaction antibismarckienne, antiprus-sienne, nous sommes dévorés de curiosité à cet égard. Je l'écrivais, il y a quelques jours, au père de Jean-Christophe, le problème le plus grave qui se pose à nous en ce moment-ci est le suivant : les quelques éclairs qui nous parviennent de là-bas, à travers la Suisse, sont-ils les reflets d'un grand incendie de conscience, ou bien ne sont-ils que des lueurs isolées, destinées à mourir dans le froid d'une indifférence générale ? Jamais nous ne serons assez informés, ni avec assez de détails, sur cet événement de qui dépend, en dernière analyse, toute l'atmosphère du monde de demain.

Je ne sais du reste pas si aucune de mes deux lettres auxquelles je viens de faire allusion seront [sic] parvenues à bon port.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'hommage de mon respectueux dévouement.

*Jean-Richard Bloch
à « La Méricote » — Poitiers (Vienne)*

[Texte présenté par Jean-Pierre Meylan]

□ □ □